



385.

Compte Calais del.

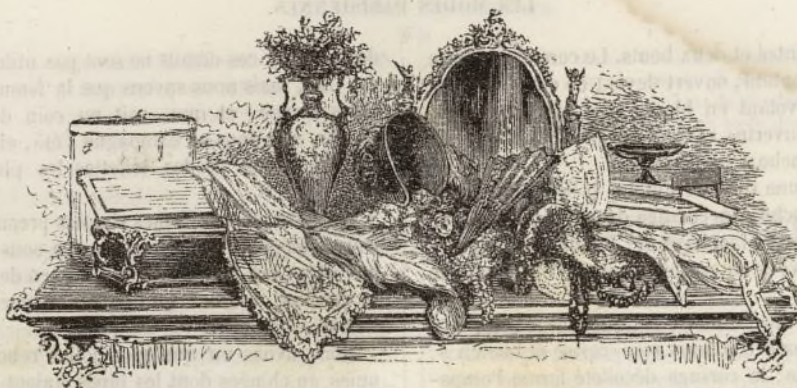
G. Montaut del.

# LES MODES PARISIENNES

Coiffure de blonde par M<sup>lle</sup> Romain rue de la Chaussée d'Antin, 18. Corsels de  
M<sup>me</sup> Dunoislin rue basse du rempart, 44 — Parfumeries de la Société Hygienne  
Ayuntamiento de Madrid

Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.





## LES MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
LE CAPITAINE GUEUX (4<sup>re</sup> partie), par LÉON GOZLAN.  
— CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS  
ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



L'ÉVÉNEMENT important de la semaine, à propos de modes, s'est passé chez mademoiselle Duguet, qui a fait des toilettes magnifiques, des toilettes impériales!

Mademoiselle Duguet, en un mot, a confectionné les manteaux et les robes de l'impératrice Soulouque et des princesses de la famille impériale d'Haïti.

Nous vous racontons ces merveilles qui, par ce temps de république, nous produisent l'effet d'un conte des *Mille et une Nuits*.

Pour la cour d'Espagne, la plus magnifique de toutes les cours d'Europe, on brode manteaux et robes en or demi-fin; pour la cour impériale d'Haïti, on brode tout en or fin.

C'est donc en or fin qu'est brodé d'abord un manteau de cour de velours bleu de ciel entouré d'une guirlande de fleurs d'or, le fond semé d'abeilles aux ailes déployées, de couronnes et de chiffres d'or.

Ensuite mademoiselle Duguet nous a montré un autre manteau de cour en velours rouge cramoisi, garni tout autour par un superbe point d'Espagne en or. Ce manteau, de même que le manteau de velours bleu, est doublé de satin blanc; ils sont tous deux pour l'impératrice Soulouque.

On a fait aussi pour l'impératrice une robe de satin blanc brodée devant en tablier, et, autour de la jupe, d'une belle broderie en or. Cette robe est à corsage, à pointe décolletée, et ornée d'une berthe en blonde d'or;

— Une autre robe blanche en moire antique brochée à grandes guirlandes de fleurs blanches. Cette robe est à grande queue et brodée au bas par une belle broderie en or. Le corsage est décolleté. Les manches sont à la grecque, longues et ouvertes jusqu'en haut; en dedans, cette ouverture et le bas des manches brodés en or;

— Une robe de satin rouge amarante garnie de deux volants en dentelle tout en or haute de trente à trente-cinq centimètres; au-dessus de chaque volant, en tête, est une passementerie-dentelle en or; la berthe du corsage est en dentelle d'or; les manches sont courtes et garnies de dentelle d'or. Nous estimons que cette robe pourra valoir, par le prix de sa dentelle et des passementeries, 3,500 à 4,000 francs.

Dans un genre tout à fait parisien, nous citerons encore: une robe de satin rose brochée à fleurs, guirlandes blanches et roses; la jupe ouverte devant sur un tablier de satin rose uni; ce tablier est garni de trois doubles volants de blonde de soie blanche, deux par deux, chaque garniture terminée de chaque côté par un nœud de ruban de satin broché composé de plusieurs co-



ques tombantes et deux bouts. Le corsage de cette robe est montant, ouvert devant en cœur avec un revers de volant en blonde; les manches demi-longues, ouvertes et garnies de deux rangs de blonde blanche;

— Puis une robe de taffetas bleu de ciel Pompadour broché; le corsage décolleté orné d'une blonde de soie blanche et or; les manches à parements relevées au coude et garnies de blonde de soie et or;

— Une robe de moire antique glacée gris, rose et vert, brochée à fleurs rose-cerise et blanches; la jupe unie; le corsage décolleté forme Pompadour, garni d'un volant de ruban encadrant devant une échelle de nœuds de ruban; manches courtes garnies de deux rangs de blonde relevés par un nœud de ruban;

— Robe de deuil en damas noir de la plus grande beauté; la jupe unie; le corsage orné de brandebourgs en jais noir; cordelière en jais noir; les manches ouvertes demi-longues, avec sous-manches ouvertes garnies de deux rangs de dentelle noire.

Ces robes sont d'une longueur qui pourrait faire honneur à la taille d'un tambour-major: l'impératrice est très-grande, et elle tient à porter des robes plus grandes que sa taille, de sorte que l'aspect de ses robes est fantastique.

Sa fille, princesse âgée de huit ans, est déjà d'une taille que pourrait lui envier bon nombre de Parisiennes. Mademoiselle Duguet a fait pour la jeune princesse une robe de satin blanc à queue avec guirlandes de roses brodées en or autour du bas de la jupe; le corsage décolleté avec berthe de blonde d'or; les manches courtes ornées de blonde d'or;

— Une autre robe en moire argent et bleu de ciel; la jupe à queue et garnie de blonde de soie et argent; le corsage décolleté garni d'une berthe de blonde de soie et argent.

Pour une nièce de l'impératrice âgée de seize ans, mademoiselle Duguet a fait une robe de satin blanc à queue. Cette robe est lamée d'or. Le corsage est décolleté avec berthe de blonde d'or; les manches courtes ornées de blonde d'or;

— Une autre robe en taffetas rose broché garnie de blonde blanche; le corsage décolleté garni d'une berthe de blonde.

Toutes les commandes qui arrivent de la cour impériale d'Haïti sont dans le plus haut degré de luxe: une seule paire de souliers de l'impératrice Soulouque coûte le prix de vingt paires de nos souliers.

La voiture qui doit servir pour le sacre de l'empereur Soulouque est, dit-on, faite sur le modèle de celle du sacre de Charles X.

« Mais, direz-vous, à nous qui portons en ce moment la modeste robe de barège, de jaconas ou

de foulard, ces détails ne sont pas utiles! » Cela est vrai; mais nous savons que la femme est toujours femme, et que, soit au coin de son feu l'hiver, soit dans sa campagne l'été, elle aime le récit des fêtes et des toilettes les plus somptueuses.

Du reste, nos costumes simples prennent beaucoup d'élégance par la mode des sous-manches ouvertes: ces flots d'engageantes en dentelle, en mousseline, tombant en cascade autour des bras, font très-bon effet.

Nous avons vu quelques jolies robes de soie unies ou chinées dont les jupes étaient ornées de trois volants droits ou coupés en dents-rivières, bordés d'un petit volant de ruban; le même volant de ruban était posé en tête des volants de robes. Les corsages de ces robes étaient ouverts devant en cœur et bordés d'un ou de trois volants en ruban, un seul tournant autour, quelquefois deux autres en montant devant et s'arrêtant dans la couture des épaules.

Les châles en dentelle de laine noire font décidément fureur. Nous en voyons de très-riches en dessins dans les magasins des *Fabriques françaises et belges* (1), et, dans la composition d'une corbeille de mariage ou plutôt d'un coffret de mariage qui a été fait ces jours derniers, nous y avons vu figurer un châle de dentelle de laine.

On avait aussi choisi dans ces magasins trois volants en application de Bruxelles pour la robe de mariage, laquelle était en mousseline-tarlatane ornée de trois volants d'application. Le corsage de cette robe était froncé, montant, ouvert devant sur une chemisette d'application de Bruxelles demi-montante. L'ouverture du corsage était bordée d'un revers de même dentelle; les manches demi-longues ouvertes et bordées de deux rangs de dentelle haute de dix centimètres environ. Une écharpe de dentelle d'application de Bruxelles complétait cette toilette de mariée.

Les écharpes de dentelle sont toujours de mise pour voile de mariée lorsque la robe est garnie de dentelle, soit en volants, soit en montants de jupe ou en tablier. Le voile de tulle-illusion se porte avec des toilettes sans dentelle.

Ce qui contribue encore à donner plus d'éclat aux costumes de 1850, ce sont les chapeaux, plus élégants que ceux des années dernières.

La reprise des chapeaux de paille d'Italie, qui demandent à être ornés de plumes ou de fleurs, n'a pas été pour peu dans cette petite révolution. On a voulu des fleurs sur les capotes de tulle, de crêpe et même sur les chapeaux de paille de fantaisie. Nous citerons comme exemple de ces pailles de fantaisie un chapeau de paille noire et paille garni, par mademoiselle L. Laborde (2), de cha-

(1) Rue Vivienne, au coin du boulevard.

(2) Rue Richelieu, 77.



que côté par une touffe de fleurs de mauves roses à cœur-noir, la doublure, en taffetas rose, couverte par une dentelle noire, des fleurs en grande quantité pour garniture de dessous de passe, le bavolet rose recouvert de petits volants en dentelle noire ayant chacun en tête un très-petit velours noir.

En modes plus parées mademoiselle Laborde fait des capotes de crêpe lisse toutes couvertes de volants en dentelle de paille.

Un chapeau de paille de riz doublé de transparent orné de têtes de plumes blanches de chaque côté, et dessous de fleurs blanches, clochettes et muguets.

Une capote de crêpe lisse rose, ornée de chaque côté par un marabout rose moucheté.

Une capote de crêpe lisse bouillonné ayant au bord, entre chaque petit bouillonné de crêpe, un volant de ruban, ce qui forme deux volants de ruban et un au milieu formé par le crêpe lisse du bouillonné; une jolie branche de fleurs de saison mêlée de quelques herbes trainantes orne cette capote.

Quant à la chaussure à la mode, pour passer sans transition de la tête aux pieds, nous dirons qu'elle procède comme nous, sans transition. Voici le pourquoi: malgré les chaleurs, on porte beaucoup de brodequins tout en peau anglaise, et que, par opposition, quelques femmes portent des souliers. C'est aller comme on le voit d'une extrémité à l'autre.

Meier (1) est le cordonnier qui fait le mieux les bottines en cuir dont il est, je crois, l'inventeur, du moins l'inventeur de bottines modernes, car on a déjà porté des brodequins en cuir; mais si les souvenirs de jeunesse ne nous trompent pas, les bottines de cuir étaient alors lacées devant.

La couleur hanneton est toujours la préférée, puis les bottines assorties de couleurs aux robes. Le vert émeraude un peu foncé est aussi en faveur.

Cette même couleur verte est en grande vogue pour les gants qui doivent se porter en toilette simple.

LOMÉNIE DE V\*\*\*.

#### Détails du Dessin.

##### TOILETTE DE BAL DES EAUX.

Guirlande de fleurs des champs mêlée de paille mûre. Robe de mousseline tarlatane ornée de cinq volants brodés en paille à dessins de perles enchaînées. Chaque volant coupé en dents arrondies et bordées d'un petit effilé en paille. Le corsage avec berthe à châle triple encadrant des petits volants posés en échelle sur tout le devant du corsage. Les petites manches couvertes de petits volants brodés de même que ceux de la jupe et du corsage. — Bonnet de blonde de soie tournée en spirale et orné de chaque côté d'une touffe de fleurs. — Robe à deux jupes en taffetas chiné, la première ornée de quatre volants

découpés haut chacun de douze à treize centimètres, la seconde jupe unie; le corsage à berthe-châle en étoffe encadrant une échelle de volants de blonde de soie. Petites manches couvertes de volants en étoffe découpée.

## LE CAPITAINE GUEUX.

On aurait difficilement obtenu de voir les lettres en vertu desquelles Jérôme Harbour, — que plus loin nous ne nommerons plus que *Grenouille* pour nous conformer aux traditions locales, — prenait ou se laissait donner le titre de capitaine. Sur les bords de la Manche, depuis Cherbourg jusqu'à Saint-Valery et fort au delà, personne n'a jamais connu Jérôme Harbour; et qui n'y a pas entendu parler du capitaine Grenouille? Son oncle, honnête tisserand de Vannes, lui dit au moment de mourir: « Je te lègue 20,000 francs honorablement gagnés, mais à la condition que tu les emploieras ou dans le commerce des chanvres, ou dans celui des toiles ou dans celui... » Le vieil oncle mourut avant d'avoir pu achever la série des clauses conditionnelles, en sorte que le neveu se crut en droit, sans léser sa conscience d'héritier, de ne s'arrêter à aucune, et de donner aux 20,000 fr. une destination plus à sa guise. Quoique Jérôme Harbour n'eût alors que 24 ans, il ne comptait pas moins de 44 années de navigation. D'abord mousse, il avait été ensuite matelot, puis... il était resté matelot. Il s'était arrêté là, point extrême, borne presque infranchissable pour les marins qui n'unissent pas la théorie à la pratique. Ce n'est pas que ses parents ne l'eussent cent fois engagé à apprendre les mathématiques, afin de pouvoir passer ses examens; il avait sans cesse trouvé des prétextes pour éloigner toute étude sérieuse. Il n'était qu'un matelot, mais un matelot de toute pièce, accompli, ayant navigué sous toutes les latitudes et résisté aux variations de tous les climats, supportant les fatigues et les privations de la mer avec insouciance, et tout aussi propre au dur service d'une pêche à la baleine dans les glaces du pôle, que capable de s'élancer à l'abordage, la hache d'armes d'une main, le pistolet de l'autre.

Quand nous disons qu'il était un matelot accompli, nous n'entendons parler que de sa force physique, de ses connaissances pratiques et de son courage; de graves défauts ternissaient ses quelques bonnes qualités. Il jouait beaucoup, il buvait tout ce qu'il ne perdait pas au jeu et tout ce qu'il y gagnait, et il avait en outre le plus grand vice dont un marin puisse être affecté, il détestait la discipline. La hiérarchie lui faisait horreur. Le mot capitaine lui déchirait la bouche. Ce n'était qu'en frémissant qu'il portait la main à son chapeau

(1) Rue Tronchet, 47.



ciré lorsque, enrôlé par force dans la marine militaire, il devait saluer ses chefs de tous grades. Combien de fois n'avait-il pas été mis aux fers pour leur avoir manqué de respect ou pour cause de désobéissance ! Le marin, pour lui, c'était le matelot ; le reste ne comptait point. Qui ferle les voiles pendant les gros temps ? se disait-il, qui pèse sur les cordages roidis par le froid ? qui tourne au mouillage la roue du cabestan ? qui arrache l'ancre du fond rocailleux de la mer ? qui tient d'une main ferme le gouvernail ? N'est-ce pas le matelot ? Il eût été parfaitement inutile de lui faire observer que sans l'intelligence du capitaine, les voiles, les cordages, le gouvernail et l'ancre fonctionnent sans but comme sans utilité ; il n'eût pas écouté, il n'aurait pas voulu comprendre. S'il eût compris, il aurait été obligé de soumettre sa capacité à celle d'un autre, de reconnaître des supériorités, et les ayant reconnues, de leur obéir. Précisément c'était l'incurable infirmité de son caractère.

A l'époque où il hérita des 20,000 francs de son oncle le tisserand de Vannes, somme énorme en Bretagne et en Normandie, la France était en guerre à peu près avec tout le monde ; c'était en 1802 ou 1803. Le moment était peu favorable au commerce. D'ailleurs, notre personnage ne l'aimait pas plus qu'il n'y était propre. Quel écoulement ménageait-il à ses 20,000 francs ? Libéré du service, il n'avait plus rien à démêler avec la conscription ou la levée des matelots. Après un an de séjour à terre, il commença pourtant à se lasser de la vie des désœuvrés. Chaque jour, d'ailleurs, le nombre des compagnons de son oisiveté diminuait autour de lui. Les uns allaient se fondre dans la grande-armée et se battre avec les Autrichiens, les autres prenaient du service à bord des bâtiments de guerre.

Comme il habitait un petit port de mer, il entendait parler presque à toutes les heures soit des nombreuses prises que les corsaires anglais faisaient sur nous, soit des captures que ramenaient les corsaires français dans les ports de la Manche. Tous ces récits enflammaient son imagination. Battaient les Anglais ! prendre sur eux d'inférieures revanches, et couvrir la plage de marchandises précieuses conquises à coups de mousquet ! quelle belle vie ! se disait-il.

C'était une belle vie, en effet, toute moralité philosophique à part, que celle des corsaires, pendant nos terribles luttes avec les Anglais ! Du fond de la Méditerranée jusqu'en Chine, la mer était couverte de bâtiments légers, attaquant avec une audace inouïe, la promptitude et la voracité du vautour, des convois de vaisseaux chargés de poivre, de café, de toile, de sucre, d'écaillé ou d'or, et les prenant, les remorquant avec des hourras, des cris de victoire et de joie, derrière quelque rocher où le partage se faisait entre les vain-

queurs. Le capitaine, lorsqu'il ajoutait à son titre celui d'armateur, prélevait un tiers de la prise, l'équipage réclamait le second tiers, l'autre tiers ne revenait pas toujours à l'État. Le vaisseau vidé était ensuite brûlé ou coulé bas, l'équipage vaincu devenait ce qu'il pouvait. Pris près des côtes amies, il était fait prisonnier, sinon on le débarquait sur quelque plage, la première venue, de peur d'avoir à nourrir trop longtemps des gens inutiles et souvent dangereux par leur nombre. C'était la guerre.

« Décidément, voilà le métier qui me convient, se dit Jérôme Harbour, le métier de corsaire. En le prenant, je n'irai pas contre la volonté de mon oncle, puisqu'il a fermé la bouche, le cher homme, avant d'avoir terminé la liste des professions parmi lesquelles il désirait que je fisse un choix. Le choix est décidé. »

Pour exercer cette périlleuse industrie, il ne se mit en quête ni d'un beau navire ni d'un navire neuf. Offrir peu de surface, beaucoup de longueur, tenir la mer par tous les temps, fendre la vague avec facilité, déplacer peu d'eau, afin d'aborder le plus près possible des côtes, et s'échouer au besoin sur le sable, aller comme le vent pour ceux qui vont vite, aller comme l'éclair pour ceux qui vont comme le vent, telles étaient les qualités essentielles du navire qui remplirait ses vues. En ces temps d'agonies commerciales, les bâtiments coûtaient peu ; les ports en regorgaient, et ils pourrissaient dans les ports. Jérôme en avisa un d'une physionomie assez heureuse, pas trop vieux, assez pourtant pour affronter la mer avec quelque expérience. C'était une goëlette démesurément longue, pointue comme la tête d'un poisson, et que le pouce d'un enfant faisait balancer rien qu'en s'appuyant un peu le long du bord. Il traita sans peine avec le propriétaire, pauvre armateur ruiné par la guerre ; il eut la goëlette pour moins de 45,000 francs. Pendant qu'il s'occupait d'avoir une lettre de marque, c'est-à-dire le titre légal pour être corsaire et non pirate, il fit raser la goëlette, déjà fort peu élevée au-dessus de l'eau, descendit le pont d'un demi-pied, et changea le système de mâture. La goëlette, en perdant un mât et son niveau, devint un cutter, un vaisseau d'une coupe prodigieusement élancée, et bien nommé de l'anglais *cutter*, qui veut dire *coupeur*. Avec ces sortes de bâtiments on coupe l'eau, c'est assez exprimer leur foudroyante vitesse.

Cette rapidité fabuleuse donnée au vaisseau de Jérôme Harbour avait les inconvénients de ses avantages. Même dans un calme, le cutter était destiné à filer presque toujours entre deux eaux. Jamais le pont ne serait sec. Il complétait sa construction par une voilure qui effrayait les plus hardis marins. Cette voilure consistait en une seule voile, en une brigantine de la hauteur d'un cinquième étage. Rien qu'à la déployer, le cutter penchait de côté et d'autre au milieu du port comme



un berceau. Une si belle pièce d'architecture navale méritait à tous les titres le surnom dont la baptisèrent les marins prudents : ils l'appelèrent, avec une ironie significative, *la Grenouille*. Ils comptaient que *la Grenouille* ne tarderait pas à descendre au fond de l'eau. « Soit ! je l'appellerai aussi *la Grenouille*, » s'écria Jérôme Harbour. Et il fit écrire à l'arrière du cutter, en grosses lettres blanches sur un fond noir : *la Grenouille* ; au beau-pré, une grenouille fut sculptée et peinte en beau vert ; lui-même, Jérôme Harbour, permit qu'on ne le nommât plus que le capitaine Grenouille. Sa lettre de marque était arrivée ; il s'occupa de recruter son équipage.

Chaque époque a ses types particuliers, que l'époque suivante brise pour voir les siens brisés à leur tour. La fin de nos démêlés avec l'Angleterre a entraîné la disparition de ces hommes de mer auxquels ressemblent si peu, quoique de la même profession, les marins d'aujourd'hui, et le défaut d'analogie n'est nullement regrettable.

Jérôme Harbour, au courant des bons endroits, alla de taverne en taverne, remuant des pièces de six livres au fond de son chapeau goudronné. « Qui veut venir en pèlerinage avec moi ? disait-il. *La Grenouille* appareille ce soir. — Ou bien : Qui veut se marier avec *la Grenouille* ? C'est une demoiselle fort gentille, qui n'a rien, mais qui possède de jolis talents. — Ou bien encore, entassant calembour sur calembour, le capitaine Grenouille offre de la grenouille à qui montera sur *la Grenouille*. — C'est un peu engageant ce que je vous dis-là ? — Qu'es-tu, toi ? disait-il tour à tour à ceux que le bruit des écus alléchait.

— Un père de famille qui cherche du travail

— Pas de pères de famille ! je n'en veux pas. Ils ont toujours peur de laisser des veuves, des orphelins. Reste au logis. Et toi, l'autre ?

— Les Anglais ont tué mon frère...

— Bien ! bien ! assez ! passe à l'arrière, tu es reçu matelot de *la Grenouille*. Et toi, le pas manchot ?

— Je suis en froid avec le gouvernement.

— Tu es un déserteur ?

— Oui, capitaine Grenouille.

— Rien que cela ?

— Rien que cela pour le moment.

— Voilà 40 francs, file à bord. — Et toi qui as un emplâtre sur l'œil ?

— Capitaine, je crains un coup de serein de la police.

— Tu es un réfractaire ?

— Oui, capitaine.

— Allons, mon agneau, passe à tribord et à bâbord de mes joues, et reçois l'accolade. Tu as l'honneur de faire partie de l'équipage de *la Grenouille*. — Et toi, que sais-tu faire, là-bas, le sérieux ?

— J'étais comptable à bord d'un navire de l'État, lorsque des brigands m'ont accusé...

— Tu nous raconteras cela plus tard. Je te ré-intègre dans tes fonctions à bord de *la Grenouille* ; mais, au premier zéro auquel tu ajouteras une queue pour faire un neuf, moi je te couperai la tête pour faire de toi un zéro. Ah ! ceci n'est pas trop mal, j'espère ? »

Toutes les bouteilles, tous les flacons, tous les pots, tous les verres tremblèrent au formidable rire qui salua comme une décharge d'artillerie la facétie arithmétique du capitaine Grenouille.

Sa tournée dans les tavernes de la ville lui procura, bien avant la fin du jour, l'équipage le plus digne de la haute mission à laquelle il se destinait.

Quand tous ces matelots, dont le plus doux n'eût pas rassuré un ours, furent à bord, il les fit ranger autour de lui, et leur parla ainsi : « Je vous ai donné de l'argent, mais, en bonne règle, je ne vous devais rien ; les matelots embarqués à bord d'un corsaire, vous le savez, ne sont payés que par la Providence une et indivisible. Qui prend, a ; qui a, tient ; qui tient, tient bien. Vos gages sont vos parts de prise, vos prises sont sous l'horizon où nous allons les agrafer. Cependant, eu égard à votre détresse si peu méritée, je vous ai gratifiés de quelques piastres. C'est pour acheter du tabac, de l'eau-de-vie et quelques objets de toilette sans lesquels il est impossible à des gens comme vous de voyager. Ce vaisseau est votre maison ; voilà votre jardin, il est vert comme un pré ; sur ce pont, vous vous battez, vous ferez fortune ou vous ferez tuer ; cela, quand il plaira à Dieu ; dans un mois, peut-être ; demain, s'il le veut.

» Largue la brigantine ! cria ensuite le capitaine Grenouille.

— Le cap à l'ouest, ou à l'ouest-quart-d'ouest ? demanda le gigantesque timonier, dont les pieds nus de pachyderme se plaquaient sur le pont comme les pattes de lion de nos meubles pèsent sur le parquet.

— Le cap sur l'or ! » répondit le capitaine Grenouille, à qui cette réponse attira des applaudissements arrosés de petits verres d'eau-de-vie.

Comme il ventait fort au moment où le cutter parut en rade pour gagner le large, toute la population accourut sur la grève. La curiosité générale fut bien payée, tout le corps du navire passait et repassait sous l'eau comme la navette du tisserand court entre deux toiles ; et la voile, cette monstrueuse voile, prenait un espace si grand, que son ombre avait plus d'un quart de lieue sur la mer. Les habitants frémissaient de terreur quand ils virent passer tout près d'eux, à quelques pieds des rochers sur lesquels ils se tenaient debout, le cutter qui prolongeait une dernière bordée, celle que les marins appellent la bonne. Tout était submergé. On ne soupçonnait le pont, d'ailleurs incliné à donner le vertige, que par les jambes des



marins qui s'y appuyaient. En étendant leurs mains sous le vent, ils touchaient l'eau, dont l'écume avait mouillé aux deux tiers la voile. Eux pourtant étaient calmes, accroupis le long des sabbords, le menton appuyé sur la culasse des canons, ils fumaient ou causaient entre eux tranquillement.

Un vieux lieutenant de vaisseau, en voyant le cutter se jouer ainsi du vent, de l'eau et des rochers, lui cria du fond de ses deux mains réunies en conque : « Camarades ! je ne vous confierais pas mon chien pour une nuit. »

Le lendemain au soir, ils rentraient au port au bruit du canon et de la mousqueterie, remorquant après eux un brick anglais chargé de sucre et de tabac.

« Si votre chien avait été à bord, dit le capitaine Grenouille au vieux lieutenant de vaisseau qui l'avait apostrophé la veille sur les rochers, il toucherait aujourd'hui mille francs pour sa part de prise. »

Pendant trois ans la Grenouille réussit au delà de toute prévision ; elle était devenue la terreur des ennemis, des Anglais surtout. Quand elle mettait le cap sur un navire de commerce, il était rare qu'il lui échappât. Aussi habile à fuir qu'à attaquer, elle évitait la poursuite des bâtiments de guerre avec une adresse surprenante. Si elle sentait l'impossibilité de lutter de vitesse avec quelque frégate qui lui donnait la chasse, elle tâchait de se mettre hors de la portée de ses canons pendant tout un jour, et le soir, changeant de route, elle se perdait dans la brume ou se réfugiait derrière des rochers inabordables pour la frégate. Encore un danger de passé. Le lendemain la course recommençait avec de nouvelles chances.

Jusqu'ici les bénéfices de la profession n'avaient été mêlés d'aucun malheur sérieux ; qu'étaient-ce, pour en parler, que quelques trous de boulets dans la voilure, que quelques volées de mitraille reçues en fuyant ? Par combien de satisfactions, de jouissances illimitées, ces petits malheurs ne se rachetaient-ils pas ? Comment dire la vie de l'équipage, quand il avait réalisé en écus ou en pièces d'or sa part du butin ? A leur tour, les pièces d'or se changeaient en vins de toutes sortes de pays ; rien n'était trop bon, rien n'était trop cher. Quand les corsaires, au retour d'une campagne heureuse, descendaient à terre, ils s'installaient dans quelque cabaret fameux, et ils juraient de n'en sortir que le jour où il n'y aurait plus un jambon au grenier, plus une goutte de vin dans la cave. L'Anglais régalaient, c'est tout dire.

De bon sang normand, le capitaine Grenouille avait senti se développer en lui un certain amour de la propriété à mesure qu'il s'était enrichi dans son commerce. Il acheta d'abord un petit morceau de bien, comme disent ses compatriotes, puis un autre ; à un champ de pommiers il ajouta un champ

de blé ; il s'arrondit en proportion de ses succès. De la propriété à l'ordre, il n'y a qu'un pas ; il aima l'ordre, mais en corsaire ; son espoir, son envie, son ambition, lorsqu'il courait maintenant sur quelque inoffensif bâtiment de commerce, c'était de se procurer, avec le fruit de la victoire, un petit moulin à cidre, quelque carré de foin, une dizaine de belles vaches. Ces pensées doublaient sa témérité ; un corsaire économe doit être un terrible phénomène. Le capitaine Grenouille était ce phénomène.

(La suite au prochain numéro.)

LÉON GOZLAN.

## CAUSERIES.

\* Il se chante chaque jour dans Paris un opéra à grand orchestre.

Dans ce concert à mille voix, tout passant apporte sa gamme : le vitrier fait entendre son rythme plaintif, le marchand d'habits nasille sa cavatine monotone, la baren-gère jette au vent sa phrase énergique.

N'oublions pas la marchande d'oublies avec son petit refrain jeté par saccades : *Voilà l'plaisir !*

Celui-ci semble être la mélodie-mère ; on le reconnaît chez toutes les marchandes de cette fragile pâtisserie, même quand les paroles sont changées en : *Régalez-vous, mesdams, voilà l'plaisir !*

Je me souviens d'en avoir entendu une dans le quartier latin qui se bornait à lancer en l'air un cri bizarre, incompréhensible. C'était absolument comme une fusée bien lancée qui, arrivée à sa plus grande hauteur, éclate avec une épouvantable détonation, ou comme l'explosion d'une arme à feu.

L'organe de cette femme n'était pas moins remarquable : c'était tout bonnement un contralto des plus ronnflants.

Quoique je me connaisse assez bien en voix, j'ai perdu une demi-tasse pour avoir soutenu que la voix formidable que j'entendais ne pouvait appartenir qu'à un homme.

Pendant longtemps on remarqua une autre exception de ce genre dans le faubourg Poissonnière. Le cri de cette femme était si perçant, qu'il s'entendait à une grande distance.

Une petite fille, qui éprouvait une satisfaction précoce à faire l'aumône, la tête penchée à sa fenêtre, attendait toujours impatiemment l'arrivée de la bonne femme pour lui donner tout ce que sa petite bourse contenait.

C'était une fois une pièce de 25 centimes, puis une autre fois une pièce de 50 centimes, parfois même de 4 franc, et quand la petite bourse n'en contenait plus, l'enfant, par mille petites ruses et mille cajoleries, savait s'en procurer encore.

La brave marchande de plaisir ne pouvait pas mieux faire que d'accepter, avec résignation, les dons de l'enfant. C'est ce qu'elle fit jusqu'à ce que la maman, alarmée du développement que prenait cette heureuse qualité chez sa fille, eut la cruauté de lui en défendre l'exercice.

A dater de ce jour, le chant cessa ; la marchande d'oublies disparut, et je n'ai plus entendu cette voix, que je reconnaîtrais entre dix mille.

Elle aura été dans un autre quartier faire le commerce du plaisir.

\* Connaissez-vous l'hirondelle du café de Foy ?

— Non, direz-vous.



— Eh bien ! imitez-moi, allez prendre une demi-tasse et regardez en l'air.

A gauche, dans l'angle du plafond, au-dessus du poêle, vous apercevrez une gentille hirondelle, déployant ses ailes de jais et sa petite queue fourchue bordée de blanc.

Mais qui l'a mise là, cette gentille hirondelle ?...

Ecoutez... voici l'histoire :

Un jour, il y a bien longtemps de cela, je déjeunais au café de Foy ; deux grands artistes, l'un père et l'autre fils, dans cette famille où le talent héréditaire a déjà traversé trois générations en revêtant à chacune un nouveau lustre ;

Les peintres restauraient le café, et des plafonds d'un blanc éblouissant étaient déjà finis, quand une idée, une idée bizarre, une véritable idée d'artiste, passe dans la tête de Carle Vernet.

« Je gage, dit-il à son fils, que j'ai fait plus tôt que toi une hirondelle sur ce plafond.

— Gage que non, mon père. »

Aussitôt dit, nos deux artistes, comme dans l'opéra de la *Double Echelle*, escaladent les derniers échelons d'une échelle double, avec la première brosse et la première teinte noire qui leur tombent sous la main.

En moins de cinq minutes, deux hirondelles volent au plafond.

Qui gagna le prix ?... je l'ignore, je vous le dirai peut-être tout à l'heure.

Depuis cette époque, le café eût sa restauration en 1830 et plus tard en 1840. Les plafonds furent refaits.

Carte blanche donnée au badigeonneur, l'hirondelle de Carle Vernet fut impitoyablement recouverte de l'ignoble badigeon.

Quand il en fut à l'hirondelle d'Horace, la brosse tomba des mains de l'ouvrier... Un instinct secret lui dit qu'il allait commettre un sacrilège : l'hirondelle fut épargnée.

Elle existe encore aujourd'hui ; les habitués du café de Foy l'ont surnommée l'hirondelle d'Horace.

\* Il est une actrice à Paris qui est la providence des avoués et des huissiers

Ouvrez n'importe quel numéro du *Droit* ou de la *Gazette des Tribunaux*, et vous y trouvez le compte-rendu d'un des innombrables procès de mademoiselle Judith du Théâtre-Français.

Mademoiselle Judith a plaidé successivement contre :

Son propriétaire,  
Son tapissier,  
Son quincailleur,  
Sa modiste,  
Son herboriste,  
Son marchand de rouge,  
Son marchand de blanc.

Bref, je ne sais pas quel est celui de ses fournisseurs ordinaires ou extraordinaires avec lequel mademoiselle Judith n'ait pas fait échange de papier timbré.

Mademoiselle Judith est peut-être animée de la passion de son art, et je me plais à croire que, dans toutes ces chicanes qu'elle fait surgir comme à plaisir, elle veut étudier la procédure pour ensuite jouer avec bien plus de talent et de vérité le fameux rôle de la comtesse de Pimbèche dans les *Plaideurs* ; mais le public, qui n'est pas dans la confiance, commence à trouver que mademoiselle Judith occupe trop de ses hauts faits le feuilleton des journaux judiciaires.

Un sept cent quatre-vingt-septième procès de mademoiselle Judith se déroulait hier encore devant les tribunaux ; il s'agissait pour la sept cent quatre-vingt-septième fois d'une demande de fournisseur réclamant la facture d'une note.

Les fournisseurs de mademoiselle Judith se divisent en deux grandes classes :

Les marchands qu'elle paye peu,  
Les marchands qu'elle ne paye pas.

Ces commerçants, me direz-vous, se regardent comme parfaitement soldés par un sourire de l'actrice : mais mademoiselle Judith ne leur adresse pas de sourires.

Elle leur rit au nez, ce qui est bien différent !

Toute cette menue procédure, toutes ces vulgaires assignations devant le juge de paix ou devant le président du tribunal civil ne suffisent plus à mademoiselle Judith Bernat.

Elle a rêvé des procès d'un ordre plus élevé, et, à l'heure qu'il est, elle assigne tous les sociétaires du Théâtre-Français à cette fin de se voir condamnés, même par corps, à la recevoir comme membre de leur association.

Mademoiselle Judith ne veut plus être simple pensionnaire, elle soutient que lorsqu'on tient, comme elle, l'emploi des premiers rôles et lorsque, comme elle, on joue même à la ville le personnage de la comtesse de Pimbèche, on doit être reçu d'emblée sociétaire.

Refusée par le comité, mademoiselle Judith assigne le Théâtre-Français en masse, y compris tous les matassins de Pourceaugnac, devant le conseil d'Etat et devant le ministre de l'intérieur.

Si le conseil d'Etat repousse sa demande, mademoiselle Judith plaidera devant le président de la République — elle prétend que le décret de Moscou autorise tout Bonaparte à bombarder, quand bon lui semble, une nouvelle sociétaire au beau milieu du comité du Théâtre-Français.

Une fois mademoiselle Judith admise comme sociétaire, elle sera capable de faire un procès au public pour le forcer à venir remplir la salle du Théâtre-Français toutes les fois que son nom sera sur l'affiche.

O comtesse de Pimbèche, vous êtes bien peu Normande auprès de mademoiselle Judith Bernat !

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

\* M. Ponsard vient de partir pour Vienne, d'où il ne reviendra qu'à la fin de l'hiver avec un grand drame en vers dont le scénario seul est écrit. Le sujet est pris dans les mœurs modernes, et l'ouvrage sera tout entier d'imagination. L'auteur de *Lucrèce*, d'*Agnès de Méranie* et de *Charlotte Corday* veut prendre cette fois corps à corps la passion et les péripéties dramatiques.

\* M. Félix Pyat, avant les événements politiques qui l'ont éloigné de France, avait commencé pour le Théâtre-Français un drame intitulé le *Médecin de Néron*. Les journaux de Suisse annoncent que cette pièce est terminée, et que son auteur va la faire représenter à Lauzanne, où il réside.

\* L'Ambigu-Comique vient d'engager Linville, artiste de la Porte-Saint-Martin, à qui tout récemment le rôle de Feargus, dans la *Misère*, a fait beaucoup d'honneur. Linville doit débiter dans les *Nuits de la Seine*, drame de M. Marc Fournier, qui avait été destiné d'abord au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

\* L'affaire de la Porte-Saint-Martin n'est pas terminée. M. Victor-Henry ne s'étant pas exécuté dans le délai convenu, il est probable que les intéressés vont pouvoir s'entendre avec les artistes sociétaires de l'Ambigu.

\* Les auteurs dramatiques se proposent, dit-on, de signer une supplique et de l'adresser à l'empereur de Russie, à l'effet d'obtenir de ce souverain le paiement des rétributions pour les ouvrages français qui sont représentés sur les théâtres de Saint-Petersbourg et de Moscou.



RÉBUS ILLUSTRÉS.



## Explication du dernier Rébus.

L'Ève, eau-de-vie, liste de vrais plaisants, T sur lame, ours corrupteur, E nom, point sur l'I mène E.  
(Les vaudevillistes devraient plaisanter sur l'amour corrupteur et non point sur l'hyménée.)

EXPOSITION DE 1849.

## JETS D'EAU PORTATIFS

pouvant se placer à volonté sur un comptoir, sur une cheminée ou une table; se montant comme une lampe.

## PLASSE Breveté

sans garantie du gouvernement  
POUR LES JETS D'EAU PORTATIFS  
Rue St-Honoré, 67, à Paris.

Cet appareil peut se placer sur une croisée, une table, une cheminée, au milieu d'une jardinière. En contribuant agréablement à récréer la vue, il peut avoir une autre qualité: ne peut-il pas servir comme appareil hygiénique? En y faisant jaillir du chlore il peut être un préservatif contre les épidémies. — Dans les appartements, en y faisant jaillir des eaux odoriférantes, il peut joindre l'utile à l'agréable, charmer l'odorat en embaumant et assainissant l'air de l'appartement.



**Diorama en miniature.** Six jolis sujets transparents qu'on arrange à sa volonté pour former des abat-jour de lampe. Ces dessins font réellement un petit effet de diorama. C'est un charmant passe-temps des soirées. Chaque feuille: 4 fr.

## Albums POUR LA Campagne. Aux personnes

qui partent pour la campagne, nous rappellerons que rien ne vaut, pour amuser ses hôtes pendant les jours de pluie ou de froid, ces albums, ces recueils de croquis ou de caricatures, ces collections de costumes, de vues, ces ouvrages souvent très-gais, quelquefois sérieux, toujours amusants et marqués au cachet de l'esprit parisien, tels que les publie la maison Aubert, la seule qui ait fait de cette spécialité l'objet d'une exploitation importante. — On trouve dans les magasins de la place de la Bourse des albums de tout genre et de tout prix, jusqu'à la somme incroyable de cinquante centimes. — Les albums de 6 et 8 fr. présentent une fort grande variété, et l'on peut, moyennant une dépense de 30 ou 40 fr., se composer une collection bien suffisante pour amuser, pendant toute la saison, une société nombreuse.

**Découpures.** Sous le titre de *Découpures fantasmagoriques*, on trouve, chez Aubert, un cahier de dessins qui, découpés et placés entre une bougie et la muraille, forment des ombres fantasmagoriques très-curieuses. Ces découpsures sont un joujou fort amusant pour les soirées, à la campagne. Le cahier offre 43 découpsures, et ne se vend que 4 francs.

**Galerie de l'industrie parisienne.** Collection de dessins représentant différents objets de la fabrication parisienne, tels que *pendules, candélabres, métiers à broder, machines*, etc. Prix de la feuille en couleur: 4 fr.

Par. s. — Typographie Pion frères, rue de Vaugirard, 36.